COMMUNICATIONS

I.

Sur un principe de critique des textes : LA LOI DES FAUTES NAISSANTES

par L. Havet.

Chacun sait que nos textes classiques nous ont été conservés par des manuscrits très postérieurs aux auteurs. Pour Virgile, nous n'avons probablement aucun fragment de manuscrit antérieur à Constantin. Des innombrables manuscrits d'Horace, aucun n'a été écrit avant Charlemagne. Properce nous est connu par un copiste à peu près contemporain de saint Louis.

Comme d'ailleurs aucun être humain n'est capable de reproduire avec parfaite exactitude un texte de quelque longueur, les textes nous sont parvenus pleins de fautes. Heureusement, grâce à ce qu'on appelle la *critique verbale*, un texte peut être plus ou moins libéré de ses fautes, comme un corps peut être plus ou moins libéré de ses maladies.

La comparaison est bonne; ni le critique sérieux ni le médecin ne guérissent par l'instinct et la fantaisie. Un médecin, c'est un technicien qui vit dans la contemplation des maladies; un critique, c'est un technicien qui contemple des fautes. Il ne recule pas devant le grimoire des *apparats*. Vous, gens paresseux qui dédaignez d'abaisser vos regards sur ce fatras des bas de page, libre à vous de faire les lettrés dédaigneux; mais, dans ce beau texte en grand caractère dont vous vous dites charmés, vous acceptez pêle-mêle les non-sens, les coq-à-l'âne et les platitudes. Jamais vous ne connaîtrez le bonheur de reconstituer le trait délicat qui a été effacé par un butor. Voulez-vous réellement que les maîtres retrouvent leur logique, leur force, leur éclat, et cette fameuse netteté qui est leur vernis? En ce cas, il faut résolument entrer dans le bourbier des bévues et des niaiseries, il faut y barboter avec patience et enthousiasme. Voilà les réflexions qui m'ont

porté à prendre pour sujet de cette conférence des fautes de copiste.

Un principe de la critique verbale, c'est qu'on n'a droit de considérer une leçon comme bonne que si on explique l'apparition des variantes fautives, de toutes les variantes fautives.

Un copiste de Virgile, à l'époque byzantine, écrit *cognas* au lieu de *cognatas*. La faute s'explique (et il importe qu'elle s'explique); arrivé au premier des deux *a*, le copiste a cru qu'il en était déjà au second, et, s'il a fait cette confusion, c'est probablement qu'il avait quitté des yeux son modèle, par exemple pour reprendre de l'encre.

Un autre copiste de Virgile, à la même époque, écrit *spiculanquam* au lieu de *spicula tanquam;* c'est la même faute chevauchant sur deux mots, et ce chevauchement s'explique lui aussi. Les copistes de ce temps-là ne séparaient les mots ni par des points ni par des espaces; un vers du modèle se présentant à l'œil comme un long mot unique, le copiste était exposé à sauter *ta* dans *spiculatanquam* aussi facilement que dans *cognatas*.

Deux vers consécutifs de Virgile ont le mot *et*, le premier après dix-sept lettres, le second après quatorze, de façon que les deux *et* se trouvent placés l'un au-dessus de l'autre. Un copiste a sauté de *et* à *et*, verticalement cette fois, et au lieu des deux vers il n'y en a plus qu'un seul, formé du commencement du premier vers et de la fin du second. Rien de plus naturel; aussi ces contractions de vers sont-elles fréquentes.

Au lieu du *morbo* de Virgile, un copiste de date byzantine écrit *mormo*. La suggestion de la première syllabe a fait altérer la seconde, et, pour cette suggestion, l'*o* commun aux deux syllabes a été ce que j'appelle une *amorce*. Ici une faute par substitution s'explique sans peine, comme, dans les trois exemples précédents, trois fautes par omission.

Partout ici les fautes sont claires, cela parce qu'elles sont simples, directes, immédiates, parce que ce sont des fautes *naissantes*, de ces fautes naissantes qui sont l'objet de ma conférence. Et les explications n'en sont pas seulement lumineuses par elles-mêmes; du dehors leur vient un supplément de lumière, attendu que des multitudes de fautes toutes semblables se présentent dans de toutes semblables conditions.

De là une conséquence. Dans nos quatre exemples, l'existence

des variantes fautives n'a rien qui doive troubler la critique. Les variantes fautives ne jettent aucune suspicion sur les variantes d'apparence correcte qui les accompagnent, *morbo*, *cognatas*, etc.

Il en serait autrement si les variantes fautives ne pouvaient s'expliquer. Supposons que la leçon d'apparence correcte *cognatas* soit accompagnée non du barbarisme explicable *cognas*, mais d'un barbarisme inexplicable; mettons, si vous voulez, *cognal*. « On ne comprend pas, dirait alors la critique méthodique, comment *cognal* aurait pu sortir d'une leçon primitive *cognatas;* on comprendrait, au contraire, que *cognal* eût été transformé en *cognatas* par un correcteur soucieux de rendre le texte intelligible. Donc, des deux leçons, ni l'une ni l'autre ne doit être admise les yeux fermés. *Cognal*, bien entendu, est à rejeter comme barbarisme, mais *cognatas* n'est-il pas fautif aussi, et même plus gravement, plus profondément fautif, comme ayant subi une altération de plus? Cherchons une leçon tierce, telle qu'elle puisse avoir engendré par voie explicable le monstrueux *cognal*. Ce *cognal* n'est pas la leçon vraie, mais c'est la leçon utile, celle qui nous conduira à découvrir la clé du mystère. »

Tel serait nécessairement le langage de la critique sérieuse, et c'est tout au rebours de l'instinct vulgaire qu'elle conclurait. Le raisonnement que je viens de lui prêter pour un cas imaginaire (car imaginaire est mon *cognal*), c'est celui qui depuis longtemps est mis en œuvre par tous les philologues lorsque, de deux leçons toutes deux admissibles, ils ont soin d'opter, contre l'instinct, pour la *lectio difficilior*.

Mais revenons à notre principe général du début; on ne peut considérer une leçon comme bonne qu'après avoir expliqué toutes les variantes fautives. De là, il résulte qu'on doit au moins s'efforcer d'expliquer toutes les leçons qu'on rejette. Cela sans exception, qu'elles figurent dans tous les manuscrits, ou dans un groupe seulement, ou dans un manuscrit isolé, — l'autorité de cet unique manuscrit fût-elle ébranlée par la classification généalogique. La classification généalogique est une invention admirable, mais l'application qu'on en fait implique toujours des dangers. La classification tend à être simpliste, alors que l'histoire des textes est complexe et déjoue le simplisme. Les *fausses bonnes leçons* se glissent aisément là où le classificateur ne les attend guère, et la vraie leçon utile peut se trouver désavantagée plus que la théorie ne l'a prévu.

Expliquer absolument toutes les variantes, l'éditeur peut n'y pas réussir. Si en un point il n'a pas réussi, il saura du moins qu'il laisse là un problème non résolu, et là même son apparat doit loyalement en avertir.

Le devoir général d'explication sera d'ordinaire aisé pour les *fautes naissantes*, comme celles qui ont été citées. Pour les fautes indirectes, un effort de plus sera nécessaire, les fautes indirectes étant plus compliquées par définition et se montrant en fait plus polymorphes.

Deux fautes indirectes distinctes, portant sur les mêmes mots, se trouvent dans deux manuscrits de Virgile, tous deux de date byzantine, qui sont connus pour avoir beaucoup de fautes en commun. Au lieu de *o hominum*, avec interjection, l'un des manuscrits a *hominum* et l'autre *omnium*. Si peu qu'on soit versé dans la critique verbale, il saute aux yeux que les deux fautes ont une origine commune, que ni l'une ni l'autre n'est une faute naissante, et même que la faute naissante a été *ominum* sans *h*, par saut du premier *o* de *o hominum* au second *o*. Dans l'un de nos deux manuscrits, *ominum* est devenu *hominum* par rectification d'orthographe. Dans l'autre manuscrit, la faute d'orthographe a fait lire le mot de travers, et le copiste ne s'est pas aperçu que l'*i* était avant l'*n* et non après. Tout s'explique à souhait, la faute naissante et les deux fautes indirectes. Et l'imagination, ce me semble, ressuscite sans effort la vision du manuscrit perdu qui a été le modèle et celle de nos deux manuscrits dérivés; elle voit à l'œuvre, au temps de Théodose peut-être, l'esclave de librairie qui a sauté *oh* et les deux esclaves de librairie que le souci de l'orthographe a induits à pécher l'un et l'autre. L'imagination, c'est la faculté indispensable du philologue comme de l'historien. C'est pour cela qu'au terme abstrait de *faute directe* j'ai substitué aujourd'hui le terme imagé de *faute naissante*. *Faute naissante* évoque mieux les quelques vers du grand poète, vierges encore après quatre cents ans, où est apparu soudain le premier germe d'erreur, où la faute est vraiment *née*, tout comme naît un être vivant, capable elle aussi de durer, d'évoluer, de se développer, de troubler peut-être le voisinage, de susciter ailleurs d'autres fautes, capable même, si les circonstances y prêtent, d'envoyer à distance des colonies de fautes dérivées.

Les fautes indirectes, quelle qu'en soit la complication parfois extrême, peuvent toujours s'expliquer après coup; mais, à moins

qu'elles ne soient aussi élémentaires que *omnium* pour *o hominum*, il est clair qu'en général il serait impossible de les prévoir.

Il en est autrement des fautes naissantes, parce que celles-ci sont toujours simples. Il y a une prescience des fautes naissantes, sinon comme devant se produire, du moins comme le pouvant. Il suffit au philologue de penser au mot *cognatas* pour s'attendre à ce qu'il soit écourtable en *cognas*. *Motibus Alpes*, dit Virgile; un manuscrit de date byzantine a *montibus*, et on pouvait s'attendre à ce que *montibus* fût la leçon de quelque copiste. Les fautes naissantes ont beau être innombrables, elles ne représentent qu'un nombre très restreint de types, et il n'y a pas besoin d'un long exercice pour arriver à les pressentir à peu près toutes. Ici, qu'on veuille bien me prêter encore un moment d'attention; j'arrive à ce que j'appelle *la loi des fautes naissantes*.

Supposons un critique expérimenté, et supposons qu'on mette sous ses yeux une page classique parfaitement correcte, expurgée à fond de toutes les fautes qui ont pu la souiller dans tous les manuscrits existants. J'affirme qu'en présence de cette page sans tache, à priori, sans aucun renseignement sur les leçons réellement attestées, il sera à même de déterminer la place et la nature des fautes naissantes qui ont eu le plus de chances de se produire dans la page donnée. Il dressera ainsi un catalogue d'éventualités. Il pourra dire : j'annonce comme possible un saut de la 15e lettre à la 17e; j'annonce comme possible la substitution de telle lettre à la 30e, par suggestion de la 35e; et ainsi de suite. J'annonce comme possible, dira-t-il encore, la corruption en *utilis* de l'adjectif *ueilis*, encore écrit ainsi au temps d'Auguste, et dont l'orthographe classique a fait *uilis*.

Le catalogue des éventualités ainsi dressé, sous forme d'annonces très précises, que l'annonciateur se reporte aux leçons effectives des manuscrits dont nous disposons, et qu'il confronte ces leçons effectives avec les fautes naissantes qu'il a comme prédites. Il constatera que, sauf un très petit nombre, les fautes effectives ont été par lui annoncées. Le catalogue d'éventualités en présentera d'avance la liste, et elles y seront entremêlées avec d'autres fautes, de même caractère qu'elles, mais qui ne figurent pas comme elles dans nos manuscrits.

Dans le catalogue des éventualités de fautes naissantes, les fautes effectives se trouveront inscrites sous deux formes dis-

tinctes. La faute naissante *cognas* pour *cognatas* y sera telle quelle, *cognas*. La faute indirecte *omnium* pour *o hominum* y sera représentée par la faute naissante dont elle dérive, *ominum* sans *h*, et il faudra qu'on se donne la peine de la reconnaître malgré le renversement du groupe *in*. Mais qu'importe cette dualité des aspects? En définitive, les fautes naissantes sont telles que, pour elles, la divination peut précéder la constatation. C'est là ce que j'entends par la *loi* des fautes naissantes.

A cette loi échappent en principe deux catégories de fautes naissantes, catégories d'ailleurs rares l'une et l'autre. D'abord, les fautes qu'a provoquées une suggestion trop vague pour être soupçonnée, ou trop lointaine pour être aperçue. Ensuite, les fautes amenées par une réminiscence étrangère au contexte; par exemple, dans un vers d'Horace, le souvenir d'un verset biblique.

Ces deux exceptions définies étant admises, la loi est-elle absolue? Non sans doute, car rien d'absolu ne peut exister en matière philologique, et, dans un tel domaine, des mots comme *toujours* et *jamais* ne comportent qu'un sens approximatif. Mais c'est là ma ferme conviction; les exceptions non définies seront en nombre dérisoire, et leur rareté sera une stupéfaction pour nos humanistes.

Ils auront un autre sujet de surprise à propos des probabilités graduées.

Inégalement probables, en effet, sont les fautes qu'on annonce comme possibles. Un saut d'*a* à *a*, par exemple, est plus probable dans le groupe *ata* que dans le groupe *atra*, et plus probable dans le groupe *atra* que dans le groupe *astra;* l'annonce d'un tel saut peut donc être accompagnée d'un indice de probabilité relative.

Des probabilités relatives, pour le moment. Un jour, ces mêmes probabilités pourront être énoncées en chiffres absolus; il suffit pour cela que des philologues patients et compétents établissent méthodiquement certaines statistiques de fréquence. Si alors, pour chaque indice de probabilité, on prend le nombre des annonces de faute confirmées et le nombre des annonces non confirmées, puis qu'on calcule le rapport des deux nombres, ce rapport sera immanquablement plus grand pour les grosses probabilités que pour les petites. Ainsi la rigueur mathématique pénétrera dans la critique verbale, et le vieil humanisme imprécis aura une stupéfaction de plus.

La critique verbale, qui a été si longtemps le domaine de ce qu'on appelait le hasard et de ce qu'on appelait le caprice, deviendra une province de plus du déterminisme. Formuler la loi des fautes naissantes, c'est en réalité prophétiser une transformation philosophique de notre art.

II.

L'ORIENTATION ACTUELLE DES ÉTUDES RELATIVES AU LATIN MÉDIÉVAL

Par Edmond Faral.

J'ai promis de parler de l'orientation actuelle des études relatives au latin médiéval. Le sujet est vaste et je ne peux pas prétendre le traiter, en cette brève communication, avec le détail et l'appareil de preuves qu'il faudrait. Pourtant, cette difficulté n'a pas suffi pour me le faire écarter; et, parce que les études en question sont peu répandues en France, et que beaucoup des idées qui les inspirent, encore en suspension dans l'atmosphère de l'enseignement oral, attendent d'être condensées en des travaux écrits, j'ai cru qu'il pouvait être utile d'analyser, fût-ce en gros, l'effort qu'elles représentent, et, donnant un aperçu un peu large et compréhensif du terrain où s'exerce ici la recherche, de définir la nature des problèmes qui se posent, le genre d'intérêt qui s'y attache et le sens général des solutions qu'on tend à leur donner.

I. *La technique du latin médiéval.*

A n'en considérer que la technique, quelle riche matière que ce latin médiéval, si neuve et si injustement négligée!

Il s'en faut que nous ayons éclairci tous les mystères de la paléographie : cependant, plusieurs des problèmes relatifs à cette science, et toujours à résoudre, touchent de très près à l'étude des grandes migrations intellectuelles, et, quelque menus qu'on puisse être tenté de les trouver, il n'en est pas moins vrai qu'ils ont d'étroits rapports avec l'histoire si hautement intéressante des grands centres d'études littéraires.